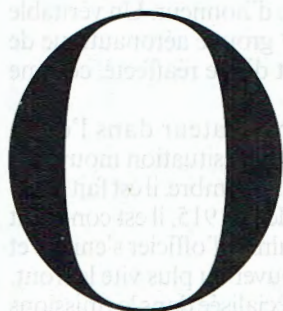


Dans les tranchées naît un monde
nouveau. « Ceux du front » sont marqués
à jamais par ce qu'ils ont vécu.



Depuis la mort des deux derniers poilus, Lazare Ponticelli et Louis de Cazenave, disparus tout les deux à l'âge 110 ans, en 2008, la mémoire des combattants de la Grande Guerre est entrée dans l'Histoire



fficiers, célébrités de leur temps, héros décorés, infirmières dévouées, aviateurs intrépides, civils assassinés, simples soldats fauchés à 20 ans, pères de famille disparus, fusillés sans procès... Sur les photos, les traits de leurs visages sont souvent un peu flous. Beaucoup ont un

étrange regard, à la fois perçant et lointain. Certains prennent la pose en uniforme, sérieux et fiers. D'autres sont en civil. Devant l'objectif, ils semblent un peu gênés, comme s'ils étaient pressés de retourner au front ou à la caserne, là où les copains les attendent et les comprennent. La plupart ne savent pas comment se tenir et serrent leurs bras le long du corps, raides et distants, en attendant que le photographe ait enfin terminé. Beaucoup n'ont pas survécu. Un soldat français sur cinq n'est jamais revenu. Et quand les derniers mobilisés sont rentrés chez eux, entre 1918 et 1920 selon les classes d'âges, la guerre était finie et ils n'avaient plus envie d'évoquer leur vie en bleu horizon. Une poignée d'entre eux, écrivains, parlementaires ou artistes de la « génération du feu » ont laissé une œuvre marquée par l'horreur de Verdun ou les assauts de la Somme, mais l'immense majorité des poilus s'est tue. Puis d'autres guerres ont fait entrer la « der des ders » dans un passé de plus en plus lointain.

Le Souvenir français, l'association chargée d'entretenir et de conserver la mémoire de tous les soldats morts pour la France, a demandé à ses branches régionales de rechercher dans leurs registres des héros inconnus ou oubliés de la Grande Guerre. Après des mois d'investigation, 100 combattants ont été sélectionnés. A travers leurs destins, souvent très différents, l'association a voulu rendre un dernier hommage aux 7,9 millions de Français mobilisés, dont 1,4 million ont été tués ou portés disparus. *Le Figaro Magazine* a sélectionné une partie

de ces 100 hommes et femmes, permettant de montrer la diversité du monde combattant au moment de l'entrée en guerre, en août 1914. Un monde qui a aujourd'hui disparu. Depuis la mort de Lazare Ponticelli, le dernier poilu, le 12 mars 2008 à l'âge de 110 ans, la mémoire de la Grande Guerre appartient aux historiens, aux passionnés fascinés par les souvenirs des combats et aux familles qui redécouvrent peu à peu l'histoire de leurs ancêtres.

JAMAIS LA GRANDE GUERRE N'A ÉTÉ AUSSI PRÉSENTE

Pendant les quatre années de commémorations de ce centième anniversaire, entre août 2014 et novembre 2018, la France a vécu au rythme effréné des reconstitutions, des expositions et des publications les plus diverses. Depuis la Grande Guerre elle-même, jamais sans doute le premier conflit mondial n'a été aussi présent. A la télévision, sur les réseaux sociaux, dans les musées, tout a été dit et redit, chacun mettant en avant tel ou tel aspect des batailles et de la société de l'époque, en fonction de ses croyances d'aujourd'hui, de ses opinions politiques ou de sa vision du monde.

Que reste-t-il désormais de ces soldats ? Un nom sur un monument aux morts ? Une bague en aluminium faite dans un bout d'obus ou une douille gravée remise à la cave ? Une croix de guerre dont on redécouvre enfin le vrai prix ? Celui du sang plutôt que celui affiché dans les brocantes ? Une image idéalisée du poilu, fauché le sourire aux lèvres par une balle ennemie ou mort-vivant, enterré dans sa cagna en attendant la relève ? Un frisson d'horreur quand on imagine à quoi pouvait ressembler un barrage d'artillerie ? Tout cela en même temps, sans doute, car c'est le propre des guerres lointaines de devenir étrangement familières, presque idéalisées. Mais, de la même manière que l'on continue à déterrer des obus et des grenades dans les anciens champs de bataille, les tranchées ne se sont jamais vraiment refermées dans la mémoire française et les visages des combattants de 14-18 ont encore tant de choses à nous dire. ■

Cyril Hofstein



MARCEL BRINDEJONC DES MOULINAIIS (1892-1916)

Le pionnier de l'aviation

Breveté pilote civil (n° 448) en mars 1911, Marcel Brindejonc des Moulinais est l'un des plus célèbres aviateurs de son époque. Né en février 1892 à Plérin, dans les Côtes-d'Armor, ce fils d'un capitaine d'infanterie se passionne très tôt pour l'aéronautique et ses pionniers. Son bachot et une licence de mathématiques en poche, le jeune homme emprunte 4 000 francs – une véritable fortune – à sa famille pour acquérir un avion Demoiselle et multiplier les exhibitions aériennes. Engagé par l'aviateur Morane-Saulnier, il échappe de justesse à la mort dans un accident. Mais, à peine sorti de l'hôpital, il reprend ses activités et se consacre aux raids aériens qui passionnent alors l'Europe entière. Le 10 juin 1913, il relie Paris à Varsovie et remporte la Coupe Pommery qui récompense les pilotes ayant volé sur la plus grande distance en un jour. Puis il continue son périple aux commandes de son Morane-Saulnier H et fait le tour des grandes villes européennes : Dvinsk (Lettonie), Tallinn (Estonie), Saint-Petersbourg, Stockholm, Copenhague, La Haye, puis Paris. A son retour en France, à l'âge de 21 ans, il devient le plus jeune chevalier de la Légion d'honneur. Un véritable exploit. En octobre, il est incorporé au 1^{er} groupe aéronautique de Versailles en tant que simple soldat, avant d'être réaffecté, comme caporal, au 2^e groupe d'aviation de Lyon.

A la déclaration de la guerre, il est observateur dans l'escadrille DO-22, où il renseigne l'état-major sur la situation mouvante du front dans la Marne. Promu sergent le 3 septembre, il est fait sous-lieutenant en décembre. Gravement malade en 1915, il est contraint au repos. Chef pilote à l'école Morane-Saulnier, l'officier s'ennuie et veut s'engager dans l'infanterie pour retrouver au plus vite le front. En mai 1916, il rejoint l'escadrille n° 23, spécialisée dans les missions de chasse, de bombardements lointains et les vols de reconnaissance. Le 30 juillet 1916, le lieutenant Brindejonc des Moulinais remporte sa première victoire aérienne et descend, deux jours plus tard, un autre avion allemand. Mais, le 18 août 1916, il est abattu par des Français qui le prennent pour un appareil ennemi. Cité à l'ordre de l'armée à titre posthume, l'état-major salue un « *officier aussi brave que modeste, incarnant en lui toutes les qualités qui font le héros simple et accompli* ». A l'escadrille l'atmosphère est lourde et la colère difficile à refouler. Sans gloire ni honneur, un as est tombé.

“IL FAUT SAUVER LES TOMBES DES SOLDATS MORTS POUR LA FRANCE”

Créé en 1887, Le Souvenir français est l'association chargée d'entretenir et de conserver la mémoire de tous les soldats morts pour la France. Cette année, alors que s'achèvent les nombreuses commémorations du centenaire de la Grande Guerre, Serge Barcellini, son président, a décidé d'interpeller une nouvelle fois les pouvoirs publics sur les menaces qui pèsent sur plus de 500 000 tombes de combattants. « *Chaque jour, dans nos cimetières communaux, des sépultures de poilus sont détruites et les cendres qu'elles contiennent rejoignent les fosses communes. C'est un crime mémoriel* », s'insurge le contrôleur général des armées (R). Si les corps inhumés dans les grandes nécropoles nationales ne courent aucun danger, la plupart des tombes familiales, qui ne perdurent que le temps de leur concession (15 ans, 30 ans, 50 ans ou 99 ans), risquent

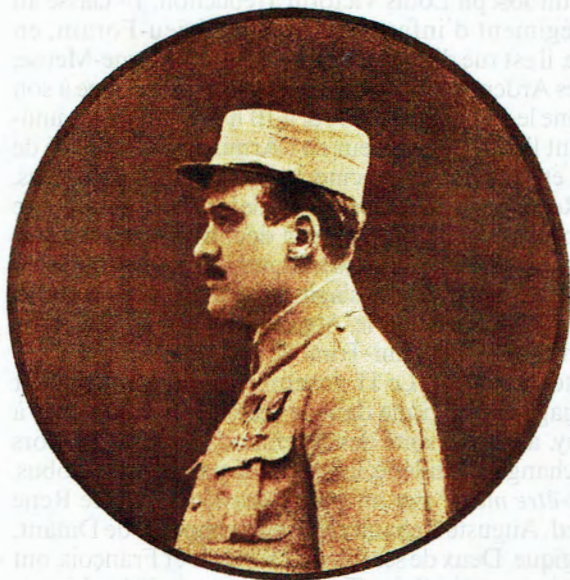
d'être purement et simplement rayées de la carte. Celles qui se trouvent aujourd'hui dans les « carrés communaux », entretenues par Le Souvenir français ou les municipalités avec le soutien financier de l'Etat, sont protégées. Mais, pour l'immense majorité des autres, le risque de disparition est majeur. « *Jour après jour, des pages entières de la mémoire nationale s'effacent dans l'indifférence la plus totale, dénonce Serge Barcellini. A titre d'exemple, la tombe d'Octave Delaluque, qui sonna le clairon le 11 novembre 1918, a déjà été détruite... La France a besoin de commémorations, d'enracinement et d'anticipation. Une tombe parle du passé, mais elle s'inscrit aussi dans le présent et anticipe notre besoin mémoriel de l'avenir. Agissons au plus vite.* »

Une souscription est ouverte pour sauver la chapelle de Rancourt et y installer une grande exposition permanente: www.ulule.com/chapelle-Rancourt.



JEAN DU BOS (1890-1916)

Au nom du fils



La mère du lieutenant Jean Du Bos n'a connu ni le front ni les combats. Pourtant, les éclatements des obus et les tirs secs des pièces de 75 n'ont jamais cessé de la hanter. Comme les cris de douleur des hommes, le crépitement des mitrailleuses et l'océan de boue de la terrible bataille de la Somme qui a englouti son fils. Depuis le 25 septembre 1916, sa vie s'est arrêtée. Ce jour-là, le 94^e régiment d'infanterie monte à l'assaut. Le village de Rancourt est pris et la victoire est française, mais l'unité a perdu 25 officiers et des centaines de soldats. Parmi la liste des tués figure Jean Du Bos, âgé de 26 ans. Au début, elle refuse d'y croire. Elle le connaît si bien, il n'a pas pu mourir. Les Allemands l'ont sans doute capturé, et Jean va bientôt rentrer à la maison. Ce n'est qu'une question de jours ou de quelques semaines. Au pire, il a été blessé et se trouve, inconscient, quelque part à l'arrière dans un hôpital. Mais la lettre de condoléances, accompagnée d'une carte où sa tombe est indiquée par une croix, envoyée par l'état-major la laisse sans espoir. Son enfant ne reviendra pas. Immédiatement après la guerre, Marie Du Bos et son époux, aidés par le comité créé par les familles des soldats du 94^e RI morts pour la France, font bâtir une chapelle à l'endroit où le corps de leur fils a été retrouvé. L'édifice, inauguré le 22 octobre 1922, est érigé au bord de la route Péronne-Bapaume et rend un dernier hommage à tous les combattants fauchés à Rancourt, Bouchavesnes, Sailly-Saillisel, ou au bois Saint-Pierre-Vaast. Devenu l'un des principaux lieux de mémoire de la Grande Guerre, la chapelle de Rancourt, gérée depuis 1937 par Le Souvenir français, symbolise aujourd'hui la tragédie vécue par ces dizaines de milliers de familles françaises que la mort d'un père, d'un mari, d'un frère ou d'un fils a brisées. Emportée par la maladie et le chagrin, en août 1919, Marie Du Bos n'a jamais vu la chapelle terminée.

JOSEPH FERDINAND BARJAVEL (1889-1915)

L'enfant de Forcalquier

Adiné de trois sœurs et d'un frère, Joseph Ferdinand Barjavel naît le 19 février 1889 à Forcalquier, dans la maison de ses parents, Hippolyte et Séraphine. Son père est cultivateur et sa mère travaille dans la petite épicerie familiale. A l'école, obligatoire depuis seulement huit ans, il apprend à lire, écrire et compter auprès d'instituteurs qui lui inculquent l'amour de la République et de la France. L'Alsace-Moselle, perdue en 1871, est à reconquérir et l'empire colonial est à étendre et à défendre. Le « Boche » est l'ennemi. Devenu apprenti boucher, le jeune homme quitte son village pour Aix-en-Provence avec son certificat d'études en poche, mais, comme l'essentiel de sa classe d'âge, Joseph est appelé au service militaire. Intégré au 23^e bataillon de chasseurs à pied de Grasse, il est fait caporal le 1^{er} octobre 1911 et sergent le 25 avril 1913. La mobilisation générale du 2 août 1914 l'emporte en Lorraine, où il est grièvement blessé au bras droit, le 4 septembre 1914, à Saint-Mansuy près de Toul.

Dans les nombreuses lettres qu'il adresse à sa famille, Barjavel raconte son quotidien et celui des chasseurs alpins en campagne. Engagé dans les Vosges, il participe à l'attaque du Reichackerkopf en mars 1915. Blessé une nouvelle fois, il est cité à l'ordre de l'armée et reçoit la croix de guerre. Mais sa famille apprend sa mort un mois plus tard : il a été tué le 15 juin 1915 dans le bois de l'Eichewalde-Altenkopf. Le 19 juillet 1918, son jeune frère Fernand, mobilisé au 14^e bataillon de chasseurs alpins, meurt de ses blessures à l'hôpital militaire de Meaux. Les dépouilles des deux frères ne reviendront sur leur terre natale que le 31 mai 1921 pour Fernand et le 18 août 1922 pour Joseph.





HENRI HERDUIN (1881-1916)

L'officier fusillé

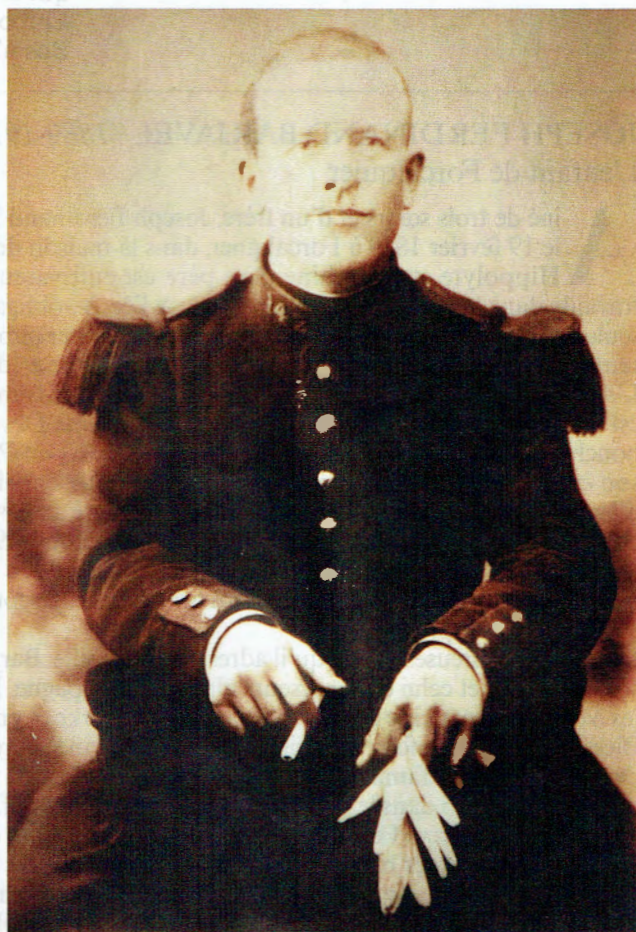
Face aux soldats du peloton d'exécution, chargés de le passer par les armes pour désertion, le sous-lieutenant Herduin déclare : « *Mes enfants, nous ne sommes pas des lâches. Il paraît que nous n'avons pas assez tenu. Il faut tenir jusqu'au bout pour la France. Je meurs en brave et en Français. Et maintenant, visez bien ! En Joue ! Feu !* » Né en 1881, Herduin s'engage comme volontaire à l'âge de 18 ans au 8^e régiment d'infanterie coloniale. En 1900, il participe à l'expédition française en Chine contre les Boxers. Sous-lieutenant en octobre 1914, il fait partie du 347^e RI quand il monte en ligne le 5 juin 1916 dans le secteur de la ferme de Thiaumont à Verdun. Au cours de l'attaque contre le fort de Vaux, le 8 juin, les Allemands détruisent ses positions. Son commandant, le colonel de Lamirault, est tué et le chef de bataillon est fait prisonnier. A court de munitions, sa compagnie et celle du sous-lieutenant Millant ont perdu la moitié de leurs effectifs et sont coupées de leurs lignes, sans aucun espoir d'obtenir des renforts. Dans la nuit, les deux officiers décident de profiter de l'obscurité pour décrocher avant que l'ennemi s'empare de leur position. Arrivés dans une tranchée tenue par le 293^e RI, ils demandent des instructions et se mettent à la disposition de son commandant qui les renvoie réoccuper leurs positions. Ils savent que c'est un suicide et décident de regagner Verdun. Le 9 juin, ils sont à la caserne Anthouard et se reposent pendant quarante-huit heures avant de remonter en ligne le 11 juin au bois de Fleury, où se sont retranchés les 150 hommes de leur régiment. Immédiatement mis aux arrêts, les deux sous-lieutenants sont condamnés pour abandon de poste et fusillés sans procès.

L'épouse d'Henri Herduin passera toute sa vie à réhabiliter son mari. Grâce à son courage, la Ligue des droits de l'homme fait pression sur le Parlement, qui adopte, en 1924, une loi permettant de réhabiliter sans recours aux tribunaux tous les soldats ayant été exécutés sans jugement. En 1925, une rue de Reims est baptisée du nom du lieutenant Henri Herduin. Et, le 20 mai 1926, la cour d'appel de Colmar prononce un arrêt de réhabilitation posthume en faveur des deux sous-lieutenants. Sur les 1 008 personnes fusillées pendant la Grande Guerre, 82 militaires furent exécutés sans jugement.

AUGUSTIN TRÉBUCHON (1878-1918) ET AUGUSTE RENAULT (1897-1918)

Les derniers morts de la der des ders

Pour tous les livres d'histoire et dans toutes les commémorations officielles, le dernier soldat français mort au combat de la Première Guerre mondiale est Augustin Joseph Louis Victorin Trébuchon, 1^{re} classe au 415^e régiment d'infanterie. Né à Malzieu-Forain, en Lozère, il est tué d'une balle dans la tête à Vrine-Meuse, dans les Ardennes, alors qu'il apportait un message à son capitaine le 11 novembre 1918, à 10 h 55. Soit cinq minutes avant l'entrée en vigueur de l'Armistice. Il était âgé de 40 ans et avait survécu à cinq années dans les tranchées. Mais René Richard, un spécialiste de la Grande Guerre de l'association Bretagne 14-18, a découvert qu'un autre homme était mort quelques minutes seulement après lui. A 10 h 58 exactement. Il s'agit du soldat de 1^{re} classe au 411^e régiment d'infanterie, Auguste Joseph Renault, né le 6 décembre 1897, à Saint-Trimoël, près de Lamballe, dans les Côtes-du-Nord. Le 11 novembre 1918, son régiment est engagé en Belgique dans le secteur de Robechies, à Chimay, à la poursuite des Allemands en déroute. Lors d'un échange d'artillerie, il est touché par un éclat d'obus. « *Peut-être même par un obus français* », avance René Richard. Auguste Renault repose au cimetière de Dinant, en Belgique. Deux de ses frères, Théodule et François, ont aussi été emportés. Saint-Trimoël comptait 584 habitants avant la guerre. Cent vingt-huit furent mobilisés. Trente-trois sont morts pour la France.





GASTON DE GIRONDE (1873-1914)

La charge héroïque d'un preux lieutenant de dragons

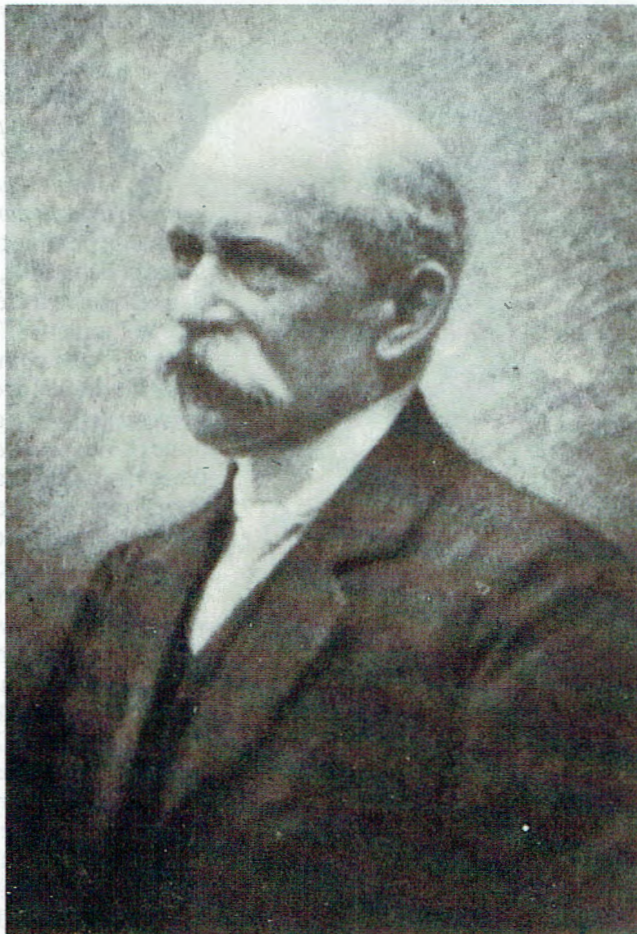
Lorsque le lieutenant Gaston de Gironde meurt de ses blessures, le 10 septembre 1914 dans l'Aisne, le récit de sa charge contre une escadrille d'avions allemands est sur toutes les lèvres. Né le 3 avril 1873 à Ferrensac (Lot-et-Garonne), le comte Eugène Marie Laurent Gaston de Gironde est un officier de cavalerie type, sec et sans peur, pur produit de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr. A la mobilisation, il commande le 2^e escadron du 16^e régiment de dragons de la 5^e division de cavalerie du général de Cornulier-Lucinière. Ses adjoints, les lieutenants Henri Calloc'h de Kérillis, de Villelume, Gaudin de Villaine et Ronin sont de la même eau et veulent en découdre. Envoyés en reconnaissance le 9 septembre 1914 dans la forêt de Villers-Cotterêts, ils rejoignent le plateau de Mortefontaine à la nuit tombée et font halte à la ferme de Vaubéron pour abreuver les chevaux et donner un peu de repos à la troupe. Mais un paysan vient les avertir qu'une escadrille de 8 Aviatiks et des véhicules ont pris position à 2 kilomètres. Malgré la fatigue et l'obscurité, Gironde décide d'attaquer avec ses 80 cavaliers. Très vite, les dragons engagent le combat et, à 1 h 30 du matin, le lieutenant charge à la tête des 40 hommes du peloton à cheval qui se font tailler en pièces par les servants d'une mitrailleuse. Le chef d'escadrille allemand est tué et les 8 appareils ennemis sont détruits. Du côté français, il y a 27 survivants dont 8 blessés. Grièvement atteint dans l'assaut, Gironde s'éteint au château de Vivières où il a été évacué.

Ce combat oublié d'une arme condamnée à disparaître contre des avions, symboles des armées modernes, est resté, dans les annales de la cavalerie, comme un des actes les plus héroïques et les plus téméraires de la Grande Guerre.

EUGÈNE ODENT (1855-1914)

Martyr de Senlis

Elu maire de Senlis en 1912, Eugène Odent est arrêté le 2 septembre 1914 par des éléments de l'avant-garde du IV^e corps allemand qui l'accuse d'avoir ordonné à ses administrés de prendre les armes contre eux. Ce jour-là, alors que les derniers soldats français quittent la ville, les Allemands sont accueillis par un feu nourri du 350^e régiment d'infanterie, dont quelques hommes sont encore retranchés. Une résistance acharnée que Senlis va payer au prix fort. Depuis l'invasion de la Belgique, où ils font face à des partisans qui harcèlent leurs colonnes, les officiers n'hésitent pas à fusiller des otages ou à brûler des villages pour asseoir leur autorité, venger leurs morts ou punir ceux qui refusent d'obéir aux ordres. A Senlis, ils se servent de boucliers humains pour protéger leur avance et exécutent sept otages. Emile Aubert, mégissier ; Jean Barbier, charretier ; Lucien Cottrau, garçon de café ; Pierre Dewerd, chauffeur ; Jean-Baptiste Elysée Pommier, garçon boulanger, Arthur Rigault, tailleur de pierres et Eugène Odent sont ainsi froidement abattus en représailles de crimes qu'ils n'ont pas commis. Puis Senlis est incendiée, comme Creil et Choisy-au-Bac. La dépouille d'Eugène Odent, « tué à l'ennemi dans l'exercice de ses fonctions » est enterrée dans le cimetière communal le 12 septembre 1914, peu après la reprise de la ville par l'armée française et la fin de la bataille de la Marne.



ADOLPHE ALLIER (1893-1914)

L'instituteur devenu zouave

Né le 23 juin 1893 à Saint-Gilles, dans le Gard, Adolphe Allier vient de terminer ses études d'instituteur quand il est appelé sous les drapeaux. Nous sommes en novembre 1913 et le jeune homme est incorporé en Tunisie au 4^e régiment de zouaves où il sert comme caporal. Le 19 août 1914, son bataillon est fondu dans le 1^{er} régiment de marche de zouaves et rejoint la 45^e division d'infanterie qui vient d'être créée à Oran, en Algérie. Le 6 septembre, les zouaves sont dans la Marne. La 45^e division doit assurer la défense de Paris et remplacer les éléments les plus éprouvés de l'offensive de l'Ourcq. Le caporal Allier fait partie des hommes chargés de tenir coûte que coûte le village de Chambry. Mais les Français sont cloués au sol par les intenses tirs d'artillerie allemands qui pilonnent inlassablement ce qui reste des maisons et des fermes. Les zouaves réussissent malgré tout à garder leurs positions et montent à l'assaut. Mais le feu croisé des mitrailleuses et des batteries de 77 les arrête. Impossible d'aller plus loin. Replié derrière les murs du cimetière, le 6^e bataillon d'Adolphe Allier a été décimé : 4 officiers ont été blessés et 21 sont morts ; 204 sous-officiers et hommes du rang ont été tués et 82 ont disparu, dont le caporal Allier. Son corps, retrouvé un mois plus tard, repose aujourd'hui dans le cimetière communal de Saint-Gilles. Le jeune instituteur n'aura jamais franchi la porte d'une salle de classe. Au total, 34 480 enseignants ont été mobilisés, dont 28 309 dans les formations combattantes, 7 407 sont « tombés au champ d'honneur » et 9 624 ont été blessés. Les « hussards noirs » de la République sont parmi ceux qui ont payé le plus lourd tribut à la Grande Guerre.



GERMAINE DE LA VALETTE-MONTBRUN (1877-1918)

L'infirmière volontaire

Quand j'étais petit, se souvient Philippe Bories, le petit-neveu de Germaine de La Valette-Montbrun, on nous montrait le cadre où se trouvait son portrait, sa croix de guerre et sa citation à l'ordre du régiment accroché au mur dans la vieille maison familiale de Mouleydier. On nous avait aussi amenés au monument aux morts de la commune, sur lequel son nom figurait parmi ceux des 33 autres enfants du village tombés en 1914-1918. »

Puis cette héroïne de la Grande Guerre, dont il ne restait que des souvenirs d'enfance et de famille, quelques cartons entassés dans un grenier et un nom inscrit dans la pierre a été peu à peu oubliée.

Née le 7 juillet 1877 au château de Biran à Saint-Sauveur de Bergerac, elle s'engage à 37 ans comme infirmière à la Société de secours aux blessés militaires (SSBM) dès 1914. « Comme beaucoup de femmes de son milieu, elle aurait pu participer à l'effort de guerre en confectionnant des colis pour les soldats, raconte Philippe Bories. Mais elle voulait servir. » La jeune femme soigne ses premiers blessés de guerre à l'hôpital temporaire de la Croix-Rouge, à la caserne Davout de Bergerac, puis ses affectations se succèdent, toujours plus proches des premières lignes, du danger et de la souffrance. Affectée à l'hôpital temporaire 34 bis à Zuydcoote, elle est au chevet des intoxiqués par les gaz et fait l'impossible pour les soulager de leurs horribles brûlures. Mais elle contracte une grave maladie des yeux et doit être évacuée. A son rétablissement, en mai 1918, la Croix-Rouge la met à la disposition du commissariat général à l'Information et à la Propagande, dit « Maison de la presse », nouvellement créé sur ordre de Clemenceau. Elle conserve son statut d'infirmière et accompagne sur le front la célèbre journaliste américaine Cecil Dorrian avec une délégation de correspondants et d'officiels. Dans le contexte de l'offensive allemande en Champagne, sa mission est capitale. La France a encore plus besoin de l'aide des Etats-Unis, et le témoignage des journalistes qu'elle escorte pourrait jouer un rôle déterminant sur l'opinion américaine, largement isolationniste. Mais elle meurt le 19 octobre 1918 dans la région d'Eprenay, à Bligny (Marne), victime d'une grenade perdue dont les éclats arrachent le bras d'un officier français et blessent une infirmière américaine.



ROGER AVENTURIER (1898-1976)

Le survivant taiseux

Pour sa famille, Roger Aventurier n'était pas un héros. La Grande Guerre était loin et il n'en parlait presque jamais. A peine quelques histoires échangées à la pêche avec Patrick, l'un de ses petits-fils. Il avait survécu et, comme la plupart de ceux qui avaient connu le front, il préférait évoquer sa vie d'après plutôt que les horreurs des combats. Né en Ardèche le 8 juin 1898, il n'a que 16 ans à la déclaration de guerre. Mobilisé le 27 mars 1916, il est affecté comme mécanicien dans l'aéronautique. Il obtient son brevet de pilote le 5 juin 1918 et sert à l'escadrille N 150. Roger Aventurier est abattu deux fois et blessé une première fois par une balle qui lui traverse la joue, puis par une autre qu'il reçoit en pleine tête. Lourdemment blessé, il est trépané. Démobilisé en avril 1919, avec deux victoires à son actif, il est admis dans l'administration centrale des finances en décembre 1920. Percepteur à Lédignan (Gard), il s'implique dans la vie associative et l'équipe de football du village. La vie continue. Pour ses petits-enfants, il fabrique des maquettes d'avions, des Morane-Saulnier AI ou des Nieuport XI. Ceux-là mêmes qu'il avait pilotés. A la fin de sa vie, quelques souvenirs remontaient parfois, et avec eux les visages de ses camarades. Ceux qui sont morts, comme ceux qui s'en sont sortis. Des héros ordinaires, comme lui.

PAUL DOYEN-PARIGOT (1864-1916)

L'Héraklès de Bourdelle

Parmi les visiteurs du musée d'Orsay qui s'arrêtent devant la plus célèbre œuvre du sculpteur Antoine Bourdelle, *Héraklès archer*, combien savent qu'ils font face au commandant André Doyen-Parigot ? Maître escrimeur et sportif accompli, l'officier avait accepté de poser pour l'artiste à la seule condition que son visage ne soit pas reconnaissable. Né dans les Ardennes en 1864, il choisit la carrière des armes à 19 ans et suit le cursus honorum militaire classique de la III^e République : école de cavalerie de Saumur, puis Saint-Cyr, passant des dragons aux cuirassiers, la fine fleur de l'armée française. En 1900, il sauve un de ses hommes de la noyade et reçoit une médaille du ministère de l'Intérieur. Chef d'escadron détaché, il est adjoint au colonel commandant le 98^e régiment d'infanterie en 1915. Volontaire, il



tient à mener le combat à côté de son chef de corps. Mais, le 11 mars 1916, touché à la tête, il meurt à Verdun au moment même où les premières colonnes d'assaut attaquent les positions ennemies, au bois des Corbeaux, dans la tranchée qui porte aujourd'hui son nom. Le commandant Doyen-Parigot avait 52 ans.



OCTAVE LAPIZE (1887-1917)

Un Tour de France
au champ d'honneur

Son visage a fait la une de tous les journaux de l'époque. Surnommé « Tative » ou « le Frisé », Octave Lapize est l'un des plus grands coureurs cyclistes des années 1900. Né le 24 octobre 1887 à Paris, il devient professionnel en 1909 après avoir participé à la plupart des courses réservées aux amateurs et remporté une médaille de

bronze aux JO de Londres en 1908. Trois fois vainqueur du Paris-Roubaix (en 1909, 1910 et 1911), il remporte le Tour de France en 1910. Triple champion de France, il pulvérise ses adversaires au Paris-Bruxelles et s'impose dans la course entre Paris et Tours. Réformé à cause de sa surdité partielle, il s'engage quand même en août 1914 au service automobile du 19^e escadron du train. En septembre 1915, il est affecté au Centre d'aviation militaire d'Avord, près de Bourges. Déterminé à combattre, il est affecté à Bar-le-Duc à l'escadrille N504 en février 1917, puis à la N203 et, le 24 mai 1917, à la N90 à Toul. Le 28 juin, il met hors de combat un avion ennemi. Le 14 juillet, le champion cycliste est abattu en affrontant deux biplans allemands qui effectuaient un réglage d'artillerie au-dessus du bois de Mort-Mare, en Meurthe-et-Moselle. La nouvelle de sa mort est un choc en France. Avec François Faber et Lucien Petit-Breton, Octave Lapize est l'un des trois anciens vainqueurs du Tour de France morts pendant la Première Guerre mondiale.



JOSEPH-RENÉ LE BARS (1896-1915)

Le marin de l'Yser



13 ans, Joseph-René Le Bars obtient son certificat d'études primaire et entre, deux ans plus tard, à l'École des apprentis mécaniciens de Lorient, où il suit une formation de forgeron et de conducteur de machines marines. Dans le Finistère, où il naît le 18 janvier 1896, on a la mer dans le sang. Le 1^{er} août 1914, après vingt-deux mois de formation, il est apprenti mécanicien. Mais la guerre éclate et Joseph est mobilisé dans la brigade de fusiliers marins de l'amiral Ronarc'h.

Le 17 août, il quitte Lorient. Puis Sceaux, Saint-Denis, Pierrefitte, Stains, Margency, Arnouville... des villes de France qu'il n'avait jamais vues, défilent les unes après les autres. A Paris, ils sont si jeunes qu'on les appelle les « *demoiselles au pompon rouge* ». Au mois d'octobre, la brigade arrive en Belgique pour renforcer l'armée belge assiégée à Anvers. Le matin du 9 octobre, Joseph Le Bars parvient à Gand et se bat à Melle, dans la plaine des Flandres, où la compagnie connaît ses deux premiers tués. Après l'évacuation d'Anvers, la brigade est à Dixmude, sur l'Yser, et brise l'assaut des divisions allemandes le 16 octobre. L'amiral Ronarc'h leur demande de tenir quatre jours et « *de se sacrifier* ». Les fusiliers marins tiennent trois semaines. Sur ses 6 000 hommes, 3 000 sont morts ou hors de combat. Nommé agent de liaison, puis ordonnance de l'officier commandant sa compagnie, Le Bars reçoit la croix de guerre avec la citation suivante : « *A rempli les fonctions d'agent de liaison avec le plus grand courage.* »

Le 1^{er} novembre 1915, alors que la brigade vient d'être dissoute, Joseph Le Bars est grièvement blessé par un éclat d'obus reçu à la poitrine. A l'arrière ce jour-là, il voulait rejoindre à tout prix ses camarades au combat en s'écriant : « *Ma place est là où l'on se bat !* » Il décède de ses blessures le 2 novembre 1915. Il n'avait pas 20 ans.

9,7 MILLIONS DE SOLDATS MORTS OU DISPARUS

Le bilan humain du conflit s'élève à **9,7 MILLIONS DE SOLDATS MORTS OU DISPARUS**, dont 1,4 million de Français, 2 millions d'Allemands, 1,8 million de Russes et 900 000 Britanniques.

La France est le pays le plus touché, avec la mort de près de 1 soldat sur 5. Mais, proportionnellement, c'est la petite armée serbe qui subit les pertes les plus terribles : 130 000 morts et 135 000 blessés, soit les trois quarts de ses effectifs. Si l'on ajoute les morts civils (8,9 millions), les pertes humaines de la Première Guerre mondiale s'élèvent à environ 18,6 millions de morts.

Au total, 21,2 millions de soldats ont été blessés, dont 4,3 millions de Français, 2 millions de Britanniques et 4,2 millions d'Allemands.

73,3 MILLIONS D'HOMMES ONT ÉTÉ MOBILISÉS.

48,2 millions du côté allié, dont 7,9 millions de Français, 8,9 millions de Britanniques et

18 millions de Russes. 25,6 millions pour les Etats centraux, dont 13,2 millions d'Allemands et 9 millions d'Austro-Hongrois.

3 MILLIONS DE VEUVES ET 6 MILLIONS D'ORPHELINS de guerre dans les pays belligérants.

Les grandes batailles emblématiques de **VERDUN** et de la **SOMME**, en 1916, font respectivement 770 000 et 1,2 million de morts, blessés et disparus des deux côtés. Mais c'est le début de la guerre qui sera le plus meurtrier, avec 27 000 soldats français tués le 22 août 1914, la journée la plus mortelle de toute l'histoire de l'armée française.

PLUS DE 10 MILLIARDS DE LETTRES ET COLIS

ont été échangés entre les combattants du front ouest et leurs familles en 51 mois de conflit. Les soldats français envoient jusqu'à 2 millions

de courriers par jour à leurs proches, et en reçoivent le double.

1,3 MILLIARD D'OBUS TIRÉS, en grande partie sur le front ouest, dont 330 millions par l'artillerie française et 60 millions pendant la seule bataille de Verdun. Au moins 15 % d'entre eux n'ont pas explosé.

180 MILLIARDS DE DOLLARS. C'est ce qu'aurait coûté la Grande Guerre aux sept principaux belligérants (Grande-Bretagne, France, Etats-Unis, Russie, Italie, Allemagne, Autriche-Hongrie), dont les deux tiers pour les Alliés et un tiers pour les puissances centrales. Soit 3 à 4 fois le montant de leur PIB pour les belligérants européens, qui sortiront exsangues du conflit.

Pour retrouver un ancêtre mort pour la France :
Memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr